

OCTOBRE ET LE P.C.F.

Pour

Les dirigeants du P.C.F. aiment les anniversaires, c'est un fait connu. Dans le rituel des commémorations fixé par la liturgie bureaucratique, ils trouvent l'occasion de satisfaire leur goût pour les cérémonies académiques, les solennités mondaines et les discours stéréotypés. Ces manifestations sont de tout repos : nul risque de contestation ou de discussion, même dans les simulacres de réunions scientifiques baptisés « colloques ». Et s'il est une date qui justifie le déploiement du grand cérémonial, c'est bien le cinquantième anniversaire de la révolution d'Octobre. On n'est donc pas étonné de trouver depuis quelques semaines, dans la presse du P.C., un véritable raz-de-marée d'articles, études, reportages et interviews sur le sujet, tandis que se multiplient les réunions et les discours.

Bien sûr, la révolution socialiste est présentée comme une « réalité triomphante d'aujourd'hui ». Mais le bilan de cinquante ans d'existence de la République des Soviets n'occupe pas tellement de place dans ce flot de paroles. Pour ce chapitre, on a l'impression que le chœur triomphal s'est imposé une relative discrétion.

Serait-ce qu'une trop longue habitude du dithyrambe émousse la force de conviction ? Que dire aujourd'hui de l'Union soviétique qui n'ait pas déjà été dit (puisqu'il est exclu de la présenter telle qu'elle est) ? Comment inventer une nouvelle façon de chanter « les progrès incessants de l'U.R.S.S. dans tous les domaines » ? Epuisés par l'usage, les superlatifs ont perdu toute valeur. Mille fois, déjà, on a exalté sous ses différentes formes le bonheur incomparable des citoyens soviétiques. Si l'usine idyllique et le kolkhoze enchanteur sont bien familiers aux lecteurs de l'Humanité, la réalité politique du régime soviétique reste vague et abstraite, décrite en termes de « démocratie sans limite », « Etat du peuple entier » et autres néologismes douteux. Même l'affirmation que l'économie socialiste planifiée se développe « harmonieusement » manque un peu d'assurance, car elle n'est plus étayée par les colonnes de chiffres impression-

nants qui, naguère, accompagnaient obliquement tout bilan d'anniversaire.

Il est vrai que la conjoncture du moment, tant nationale qu'internationale, n'invite pas spécialement à entonner un chant de victoire pour la Révolution. Même s'ils disent le contraire, les dirigeants du P.C.F. savent bien que le mouvement révolutionnaire mondial est actuellement divisé et affaibli. Et, sur le plan intérieur, ils tiennent par dessus tout, à donner bonne impression à leurs alliés socialistes et radicaux dont certains pourraient s'effaroucher d'une évocation trop vigoureuse d'Octobre 1917. Il faut éviter aussi de rappeler les fâcheuses habitudes de ce qu'on a pudiquement voilé sous les termes de « période du culte de la personnalité », et bien montrer que l'on garde désormais une certaine distance vis-à-vis de Moscou. Car, dans la négociation avec la F.G.D.S., les problèmes internationaux restent une pierre d'achoppement difficile à dépasser.

Il n'est pas question évidemment de renier ouvertement l'héritage des traditions révolutionnaires léninistes. Il s'agit plus habilement d'utiliser le drapeau de la révolution d'Octobre, pour couvrir la politique opportuniste et droitiste du P.C.F. Ce qui caractérise la façon dont le P.C.F. célèbre le cinquantième d'Octobre, c'est en fait la tentative de trouver dans l'évocation des glorieux combats du Parti bolchevik la justification de sa pratique actuelle. La manœuvre n'est pas facile, car la ligne du parti est tellement éloignée de l'esprit d'Octobre que le simple rappel des faits historiques risque de faire éclater la contradiction entre les leçons de la Révolution et les positions de nos bureaucrates.

Qu'à cela ne tienne : l'histoire de la révolution d'Octobre est pratiquement escamotée (ce qui présente l'avantage supplémentaire de réduire la proportion des falsifications indispensables). Les faits sont présentés rapidement, sous une forme anecdotique dont le niveau évoque celui des bandes dessinées. Mais le souffle d'Octobre est si puissant que même dans ces représentations étriquées il en passe quelque chose.

Pour calmer les ardeurs révolutionnaires intempestives que ces évocations ris-

quent d'éveiller il importe de bien faire comprendre au militant que tout ça c'est de l'histoire glorieuse certes mais ancienne et que les temps ont bien changé.

C'est pourquoi sans s'apesantir sur le bilan ni sur l'histoire l'effort essentiel des penseurs et idéologues officiels du P.C. a porté sur l'étude de ce qu'ils appellent « la portée et les enseignements de la révolution d'Octobre pour les communistes français ». C'est le titre d'une causerie dont le bulletin intérieur la Vie du Parti propose, dans son numéro d'octobre 67, le schéma aux responsables de cellule ou de section. L'essentiel de l'argumentation à employer s'y trouve résumé (précédé de ce très judicieux conseil : « Les camarades auront intérêt à ne pas déborder des aspects essentiels de cette causerie »). Waldeck Rochet lui-même, dans son discours au colloque sur la révolution d'Octobre et la France, organisé par l'Institut M. Thorez, ne fait que développer, en élève appliqué sinon brillant, et dans le style laborieux qui le caractérise, le canevas proposé par la Vie du Parti.

Il s'agit de faire admettre que les inventeurs de la « théorie révolutionnaire des formes pacifiques de la conquête du pouvoir » (sic) sont les dignes continuateurs des vainqueurs d'Octobre. Ce qui, a priori, est loin d'être évident. Mais nos penseurs ne s'embarrassent pas pour si peu. Démontrer que le rapport des forces dans le monde a radicalement changé depuis la révolution d'Octobre et grâce à elle, n'est pas difficile. On peut ainsi donner l'impression que les bolchéviques ont fait la révolution une fois pour toutes (sans doute parce qu'ils ne pouvaient pas prendre le pouvoir autrement ?). Dépositaires de leur héritage, il ne nous reste donc plus qu'à œuvrer tranquillement à l'union des forces démocratiques, en attendant le jour où passera à notre portée (à la suite de quels mystérieux événements ?) la « possibilité d'un passage pacifique au socialisme » qui, de toute façon, est d'ores et déjà « à l'ordre du jour ». C.Q.F.D. Et ceux qui contestent cette logique impeccable sont des gauchistes maoïstes. Mais ceci est une autre histoire...

Suzanne BERTHON.

L'octobre des écrans

Certes, en cette période de commémoration du 50^e anniversaire du grand Octobre 17, c'est une bonne chose que plusieurs importants cinémas parisiens aient l'occasion de projeter deux films qui, à des titres divers, évoquent les fameuses journées qui ébranlèrent le monde (les journées elles-mêmes et leurs suites). Il est bon aussi qu'en cette circonstance des productions, non soumises à la censure qu'était en soi « l'imprimatur » de l'éguse stalinienne, puissent, par le miracle du noir et blanc (et grâce aux collections d'archives de la cinématèque) redonner un éclairage positif à l'action de Trotsky et de la vieille garde bolchevique des compagnons de Lénine (réduisant par là, à des dimensions plus objectives, le rôle — disons, pour le moins, modeste — de Staline, que l'enceas bureaucratique a toujours tendance à exalter).

Sans doute peut-on trouver dans la réalisation de Frédéric Rossif, ayant pour titre Révolution d'Octobre, des qualités non négligeables de documentation historique riche d'enseignement pour les jeunes générations ; mais il apparaît que la volonté objectiviste qui commande ce film est une limite qui ne répond pas à l'ampleur du sujet. De ce point de vue, on reste profondément sur sa faim, car Rossif est loin, très loin d'atteindre, tout autant, le lyrisme communicatif et le souffle épique qui animaient Octobre (film qui demeure sans doute l'œuvre maîtresse d'Eisenstein).

Le montage élaboré par les italiens Fulvio Lucisano et Renato May est, lui, politiquement, très franchement douteux : au point que l'on peut se demander si le Procès à Staline ? n'est pas un procès... seulement dans le titre (et à peine, car il y a dans le titre même ce point d'interrogation qui est lourd de signification). Avec un commentaire assez insipide dit par Zitronne, tout au long du déroulement des images, l'habileté formelle dans l'amalgame des faits (scènes de collectivisation forcée et vues sur

le rendement de l'agriculture, scènes des grands procès et témoignages d'attachement des foules au gouvernement, scènes sur l'arriération économique et exploits militaires, etc., etc.) cache mal l'hypocrite démarche d'une recherche du « juste milieu » pouvant aboutir à la conclusion que si Staline a commis des excès, sa politique fut néanmoins un mal nécessaire. Car, en définitive, et c'est en cela que réside, non seulement l'insuffisance mais la malhonnêteté politique de ce film, après avoir vu ce prétendu « procès à Staline », le spectateur ne sait pas ce qu'a été le stalinisme !

DIX JOURS QUI ÉBRANLÈRENT LE MONDE

Au-delà du titre prestigieux, que retrouve-t-on de la grande œuvre de John Reed dans la pièce de Lioubimov (1) mise en scène par Gerbal au théâtre Romain-Rolland de Villejuif ? Pas grand-chose. Pas question de faire ici le dixième procès du droit à l'adaptation, non, mais là le titre n'est plus qu'un prétexte.

Il serait peu grave qu'il ne s'agisse pas des « dix jours » mais des neuf mois qui s'étendent de février à octobre 17 ; il est bien davantage qu'après avoir ouvert le spectacle par la lettre-préface de Lénine qui vante le caractère « véridique » du livre, l'histoire se transforme en guignol (souvent excellent, d'ailleurs), folklore (médiocre), images d'Épinal, ballet (la prise du Palais d'Hiver, par exemple !), voire Folles Bergères (le bataillon féminin se met en jupon pour Kerenski qui le passe en revue), sans oublier — il fallait s'y attendre — l'escamotage de ce compare : Trotsky.

Les autorités du P.C.F. étaient tout de même contre le montage de cette pièce.

Dans le film de Rossif, le mot de la fin était « Tout sera compris, tout ». Certes, tout peut être compris ; mais, en fait, à Cuba comme au Vietnam, et demain ailleurs, si tout peut être compris, ce n'est qu'en reprenant le flambeau d'Octobre 17, pour la marche ascendante de la Révolution. Et, si « tout sera compris », ce n'est que parce que, déjà, le tribunal de l'histoire a, lui, rendu son verdict dans le « procès à Staline » : on sait que Trotsky en fut l'irréfutable témoin à charge. Ces films sont très loin de ses dépositions : ses œuvres.

Serge NITHOU

Et cela s'explique. L'œuvre de John Reed possède une telle énergie révolutionnaire que, même soumise à l'édulcoration des chœurs de la coexistence pacifique (2), elle reste subversive pour les alliés de M. Mitterrand, car on y clame partout la condamnation de la collaboration de classes et du compromis avec les socialistes « modérés » (tellement moins que Guy Mollet, pourtant). Là-bas, c'est une affaire classée, historique, ici c'est le présent d'un P.C.F. sous-ménchevik. On peut espérer que les spectateurs de la pièce auront l'idée de lire John Reed.

DYRCONA

(1) Ironie du sort, ce dramaturge porte le nom du roman de Sinlajski, et de son village russe qui symbolise l'U.R.S.S. stalinienne.

(2) On nous inflige un John Reed insistant lourdement devant ses juges américains sur le désir de Lénine de faire beaucoup de commerce avec les Etats-Unis, « surtout avec les Etats-Unis » (sic).

Le samedi 21 octobre, près de 200 000 manifestants avaient convergé de tous les coins des Etats-Unis pour demander la fin de la guerre au Vietnam. Après s'être rassemblés au Memorial Lincoln, ils se rendirent au Pentagone où des milliers de personnes firent le siège du centre de la machine militaire américaine.

Ce fut la plus grande manifestation qu'il y ait jamais eue à Washington. Elle dépassa toutes les espérances, et ce malgré les menaces des autorités et l'annonce qu'elles avaient amené des milliers de soldats pour réprimer tout désordre, ce qui était destiné à décourager les hésitants. A la différence de la marche de la paix qui eut lieu l'an dernier à Washington, où les participants étaient d'un âge moyen, celle du 21 octobre était dominée par la jeunesse, venue en grand nombre, avant tout par suite de l'action du Comité pour la mobilisation des étudiants. Par exemple, de Boston, s'inscrivirent 990 étudiants de plus que prévu par les moyens de transport organisés.

La marche commença à 14 h. 15, vers le Pentagone situé à environ trois kilomètres. Les manifestants passèrent pendant plus de trois heures sur le pont du Potomac. A partir de 16 heures, des

PARIS et en province, les manifestations du 21 octobre ont connu une ampleur beaucoup plus grande que celle des démonstrations précédentes. Dans la capitale, plus de 50.000 personnes ont manifesté de la République à la Bastille derrière une banderole où le traditionnel « Paix au Vietnam » avait laissé la place à « Soutien à la juste cause du peuple vietnamien ».

Pour la première fois, le Comité Vietnam National, attaqué comme « gauchiste et diviseur » par le comité central du P.C.F., a été associé à la préparation et à l'organisation de la manifestation. Fortement applaudi par le public, le cortège du C.V.N., composé de plus de 2.000 personnes, a pu, sans incident majeur, défilé, drapeaux vietnamiens en tête, avec ses propres mots d'ordre : « F.N.L. vaincra ! », « Victoire pour le Vietnam. » L'Internationale qui se chantait dans son cortège était souvent reprise par les spectateurs sur le trottoir. Il y a là une situation nouvelle qui demande quelques explications.

Depuis les états généraux du Mouvement de la Paix, la direction du P.C.F. a opéré un certain tournant politique qui est la résultante de nombreuses pressions dont elle est l'objet. Aujourd'hui, le P.C. accepte de reconnaître le F.N.L. comme étant « le seul représentant du peuple vietnamien », ce qui n'était pas le cas dans le passé. L'argument invoqué est que, depuis la publication de son programme « unitaire », le F.N.L. est devenu (sic) le seul représentant du peuple vietnamien. C'est donc, selon les vieux schémas bureaucratiques, « la situation qui a changé » et non le P.C. Dans le domaine de sa presse, le Vietnam prend une place de plus en plus importante. Du point de vue de l'unité d'action, des rapports ont eu lieu entre le C.V.N. et le Mouvement de la Paix pour organiser le 21 octobre dans plusieurs départements.

Cette évolution, plus ou moins perçue par les militants de base, est l'objet de vives discussions dans l'appareil du P.C., de la C.G.T. et du Mouvement de la Paix. Elle n'épargne pas la J.C. qui se propose d'organiser, le 26 novembre, une « montée » de la jeunesse sur Paris avec des thèmes politiques nettement plus avancés : « Le peuple vietnamien se bat aussi pour nous », « La jeunesse française avec le Vietnam », etc.

En fait, tout ceci résulte d'une pression de la base, d'une pression des Vietnamiens, et de l'activité du C.V.N. Le développement de l'escalade impérialiste au Vietnam sensibilise de plus en plus de militants et une fraction grandissante de l'opinion, comme en témoigne la journée du 21 octobre. A partir de là, des critiques s'élèvent contre la faiblesse relative de la riposte et le caractère trop vague des mots d'ordre. Chez les jeunes, le succès de la lutte révolutionnaire au Vietnam, et récemment, l'exemple du Che exercent une forte attraction et aboutis-